

Les Aventures de Télémaque : destins d'un best-seller

Jacques Le Brun

DANS **LITTÉRATURES CLASSIQUES 2009/3 N° 70** , PAGES 133 À 146
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 0992-5279

ISBN 9782908728613

DOI 10.3917/licla.070.0133

Date de mise en ligne : 03/04/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2009-3-page-133?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Jacques Le Brun

***Les Aventures de Télémaque :* destins d'un best-seller**

Il y a une première façon, quantitative, d'apprécier le succès d'un livre : le nombre des éditions et des traductions, le chiffre des tirages, la durée, éventuellement sur plusieurs siècles, de ce succès, la convergence et la permanence des jugements, la variété des publics atteints, etc. *Les Aventures de Télémaque* se prêteraient aisément à cette évaluation. En 1912, un peu plus de deux siècles après la publication en 1699, le *Catalogue des ouvrages de Fénelon conservés aux départements des imprimés* de la Bibliothèque Nationale¹ comprenait 550 éditions (sans compter les nombreuses réimpressions et nouveaux tirages de ces éditions) et 170 traductions dans la plupart des langues, point seulement européennes, dont le hongrois, le polonais, le grec, l'arménien, etc. Une enquête même sommaire dans les bibliothèques de province ou à l'étranger et la fréquentation des librairies d'occasion de France et de plusieurs pays d'Europe permettent d'augmenter ces chiffres dans des proportions considérables, presque de les doubler. L'enquête permet aussi de dessiner la carte très étendue des lieux d'édition (jusqu'à Breslau et Stockholm) et d'esquisser des courbes selon la chronologie des éditions et des traductions. Même si une bibliographie matérielle des premières éditions (celles de 1699 et 1700) et un inventaire le plus complet possible des rééditions des XVIII^e et XIX^e siècles manquent encore et pourraient faire l'objet d'une thèse intéressante, nous pouvons déjà considérer que le succès des *Aventures de Télémaque* a été exceptionnel.

Il faut cependant s'interroger sur les raisons de ce succès, rechercher les différentes lectures qui ont pu être faites de ce livre, les formes sous lesquelles il s'est présenté, les publics qu'il a visés ou trouvés, les usages qui en ont été faits depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'à nos jours. La présentation matérielle d'un livre doit être avant tout considérée ; un livre en effet est un objet et la forme de cet objet (format in-folio, in-4°, in-8°, in-12, présence ou non d'illustrations, de cartes, de

¹ A. Rastoul, *Extrait du tome L du Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, Paris, Imprimerie Nationale, 1912.

notes, d'index, d'errata) détermine certains usages, donc des publics et des lectures, les caractères d'un succès ou d'un destin confidentiel. Or, dans le cas des *Aventures de Télémaque*, il faut partir de la forme sous laquelle le livre s'est d'abord répandu, le manuscrit, et l'usage pédagogique qu'il a eu.

Au départ, il y a des manuscrits, l'autographe (ou plutôt les autographes) et des copies. Les *Aventures de Télémaque* prennent place en effet dans l'ensemble des textes pédagogiques écrits par Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, pour l'éducation des petits-fils de Louis XIV. Comme Bossuet, étant à la génération précédente précepteur du Grand Dauphin, fils de Louis XIV, avait écrit une série de manuels, une grammaire latine, un traité de philosophie, une logique, une politique, un « discours » sur l'histoire universelle, Fénelon, qui utilisait ces manuels, n'avait pas besoin d'en rédiger d'autres pour les fils de l'élève de Bossuet. En revanche, alors qu'il s'était fait connaître en 1687 par la publication du traité *De l'éducation des filles*, il composa des textes littéraires pour ses élèves : des fables, des dialogues des morts, des contes de fées, des opuscules pédagogiques, une traduction latine des fables de La Fontaine et une traduction française de plusieurs chants de l'*Odyssee*, textes dont la plupart restèrent inédits jusqu'aux premières années du XVIII^e siècle. En outre, sans doute dès 1692, et dans la même intention pédagogique, Fénelon avait commencé la rédaction des *Aventures de Télémaque*, ample récit présenté comme une « Suite du IV^e livre de l'*Odyssee* d'Homère », comme l'indiquera le sous-titre du livre².

Les premiers lecteurs de ces manuscrits, c'étaient le duc de Bourgogne et ses deux frères, le duc d'Anjou, futur Philippe V d'Espagne, et le duc de Berry, et il est vraisemblable que le précepteur leur commentait oralement le texte qu'il avait écrit pour eux. Des copies se mirent à circuler dans l'entourage des princes et à la cour, et cela au moins dès l'automne 1698. À cette date, Fénelon, engagé dans la querelle de l'amour pur suscitée par la publication en 1697 de son *Explication des maximes des saints*, était de plus en plus menacé d'une condamnation que Bossuet et la cour de France travaillaient depuis près de deux ans à obtenir de Rome. Cette condamnation prononcée par le bref *Cum alias* le 12 mars 1699 fut connue à Paris le 22 mars. Or, dès la fin de ce mois, plusieurs songeaient à publier *Les Aventures de Télémaque*, soit pour faire un coup éditorial, soit pour compenser en quelque sorte la condamnation romaine par un succès littéraire. D'où l'obtention d'un privilège le 6 avril et la publication par la veuve Barbin d'un premier tome au format in-12 suivi immédiatement d'une contrefaçon. Mais des rumeurs sur le caractère subversif du livre conduisirent à des démarches auprès du chancelier Boucherat qui aboutirent à la révocation du privilège³. Que l'auteur n'ait pas été étranger à la publication, au

² Pour l'histoire de la composition du livre voir la notice des *Aventures de Télémaque* dans l'édition présentée, établie et annotée par J. Le Brun, des *Œuvres* de Fénelon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983-1997, t. II, p. 1240 sq.

³ Sur ces circonstances de la première publication, voir J. Le Brun, « La condamnation de l'*Explication des maximes des saints* et la publication du *Télémaque* au jour le jour », dans

moins par accord tacite, et cela malgré le *topos* du manuscrit dérobé par un valet indélicat que Fénelon se plaira à reprendre, la chose n'est pas invraisemblable. Quoi qu'il en soit, la circulation du manuscrit, la publication partielle et la révocation du privilège, la rumeur selon laquelle le livre contiendrait des propositions hardies et critiques envers la politique du roi, tout cela créait une attente du public en France et hors de France, condition d'un succès immédiat dont maint document permet de mesurer l'ampleur.

En effet, si la révocation du privilège empêchait la veuve Barbin de poursuivre la publication des tomes en attente après le premier, elle était sans effet sur la réalisation d'éditions clandestines. Ces dernières se multiplièrent rapidement (plus de vingt entre juin et décembre 1699 !), donnant la totalité de l'œuvre. Que ces éditions n'eussent pas de lieu d'édition ni de nom de libraire, des noms fictifs (comme Pierre Marteau à Cologne) ou des noms de libraires étrangers (Adrian Moetjens à La Haye, François Foppens à Bruxelles), bien des indices prouvent qu'elles furent réalisées secrètement en France, par exemple à Rouen ou dans le diocèse même de Fénelon, à Valenciennes⁴. En tout cas, « l'empressement du public », comme l'indique l'« Avis au lecteur » d'une de ces éditions⁵, fut considérable et la demande du public ne se ralentit nullement en 1700, comme en témoignent les correspondances de l'époque et le nombre des éditions. L'abbé Faydit, dans *La Télémacomanie ou la censure et critique du roman intitulé Les Aventures de Télémaque*, en 1700, pouvait écrire avec dépit :

S'il en faut juger par le feu et l'ardeur avec laquelle ce livre est recherché, c'est le plus excellent de tous les livres. Jamais on ne tira tant d'exemplaires d'aucun ouvrage. Jamais on ne fit tant d'éditions d'un même livre. Jamais écrit n'a été lu par tant de gens.⁶

En 1701, dans une édition d'Adrian Moetjens à La Haye, avec privilège des États de Hollande du 3 décembre 1699⁷, le nom de l'auteur avec tous ses titres figurait pour la première fois en tête du livre. Désormais et jusqu'à la mort de l'auteur en 1715, les rééditions se multiplièrent, toujours interdites en France, souvent saisies à l'entrée dans le royaume ou à Paris et chez les libraires ; mais ces saisies ne

Fr.-X. Cuche et J. Le Brun (éd.), *Fénelon. Mystique et politique (1699-1999)*, Actes du colloque de Strasbourg, Paris, Champion, 2004, p. 125-136.

⁴ J.-D. Mellot, *L'Édition rouennaise et ses marchés (vers 1600-vers 1730)*, Paris, École des Chartes, (« Mémoires et documents de l'École des Chartes », n° 48), 1998, p. 333, 382, 583, 598, 617. À propos de Valenciennes, voir A. Mallez, « Impressions du *Télémaque* et de l'*Aristonoüs* en 1699 et 1700 à Valenciennes », *Cercle archéologique et historique de Valenciennes*, 2^e volume, Valenciennes, 1936, p. 129-142.

⁵ Bruxelles, François Foppens, 1699 [cote BnF : Rés. Y² 2080], p. 4.

⁶ [P.-V. Faydit], *La Télémacomanie*, à Éleuterople, chez Pierre Philalèthe, 1700, p. 2.

⁷ Cote BnF : Y² 9382.

représentaient qu'une infime partie des exemplaires en circulation en France⁸. En tout cas, un signe du très grand succès de l'œuvre est le fait que dès 1704 elle inspira à Danchet et Campra un opéra⁹, et le témoignage à ce propos de Mme de Grignan est certainement en accord avec l'opinion d'un large public. La fille de Mme de Sévigné écrivait ainsi en 1704 à Mme de Simiane :

Ne manquez pas à m'envoyer l'opéra de *Télémaque* ; je le lirai avec grand plaisir, en attendant celui que j'aurai de le voir ; car je surmonterai l'ennui qui m'empêche d'aller aux autres opéras, pour voir celui-là. Je crois que Monsieur de Cambrai sera obligé d'en faire les vers, s'il faut que ce soit un bel esprit et un grand archevêque qui les fasse. Mais ce n'est point un archevêque qui a fait l'Île de Calypso ni *Télémaque* : c'est le précepteur d'un grand prince, qui devait à son disciple l'instruction nécessaire pour éviter tous les écueils de la vie humaine, dont le plus grand est celui des passions. Il voulait lui donner de fortes impressions des désordres que cause ce qui paraît le plus agréable, et lui apprendre que le grand remède est la fuite du péril. Voilà de grandes et utiles instructions, sans compter toutes celles qui se trouvent dans ce livre, capable de former un honnête homme et un grand prince.¹⁰

Parallèlement à l'opéra, la tragédie s'inspira d'épisodes des *Aventures de Télémaque* : avant que Crébillon ne créât en 1705 un *Idoménée*, le P. Paulin, jésuite, avait fait représenter en 1700 au collège de la Trinité, à Lyon, un *Idoménée, tragédie*, inspiré du livre de Fénelon tout récemment publié, preuve que l'interdiction et la révocation du privilège étaient de peu de poids devant l'intérêt suscité par cette publication¹¹.

Un changement capital dans le statut du livre de Fénelon interviendra après 1715, après la mort de l'auteur et celle de Louis XIV : en 1717, sera publiée à Paris,

⁸ A. Sauvy, *Livres saisis à Paris entre 1678 et 1701*, La Haye, M. Nijhoff, 1972.

⁹ *Télémaque, tragédie, fragments des Modernes. Représentée pour la première fois à l'Académie Royale de Musique l'onzième jour de novembre 1704*, Paris, Chr. Ballard, 1704. Le librettiste Danchet avait pour l'occasion composé une sorte de collage d'extraits d'opéras antérieurs, par exemple en empruntant aux *Didon* (1693) et *Circé* (1694) de Mme de Xaintonges. C'est encore Danchet et Campra qui produiront un *Idoménée* en janvier 1712. Une seconde tragédie en musique intitulée *Télémaque*, mettant elle aussi en scène Calypso et Eucharis, sera composée par Destouches sur un livret de l'abbé Pellegrin en 1714.

¹⁰ Mme de Sévigné, *Lettres*, Paris, Hachette, « Les Grands Écrivains de la France », 1862, t. X, p. 507-508. Tout au long du XVIII^e siècle en Europe, l'opéra amplifia la popularité des *Aventures de Télémaque* : en 1718, Alessandro Scarlatti créa à Rome son opéra *Il Telemaco*, en attendant que Mozart et l'abbé Varesco ne tirent du livre de Fénelon, par l'intermédiaire de Campra, le sujet de son *Idomeneo re di Creta* (Munich, 1781). Sur la fortune du *Télémaque* à l'opéra, voir L. Naudeix, « Télémaque et sa voix d'opéra », dans *Fénelon. Mystique et politique (1699-1999)*, p. 515-532 ; J.-Ph. Groperrin, « Idoménée au XVIII^e siècle. Sur la résurgence d'un mythe », dans *La Mythologie, de l'Antiquité à la Modernité*, J.-P. Aygon et alii éd., Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 267-280.

¹¹ Fr. Paulin, s.j., *Idoménée, tragédie (1700)*, éd. J.-Ph. Groperrin, Toulouse, Société de Littératures Classiques, 2008.

avec privilège, approbation et dédicace au roi, une édition rigoureusement établie, due aux soins du marquis de Fénelon, petit-neveu de l'archevêque. Une nouvelle époque s'ouvrait avec cette publication. Le *Télémaque* n'était plus une œuvre clandestine, mais un livre que l'approbateur présentait comme méritant « d'être traduit dans toutes les langues que parlent ou qu'entendent les peuples qui aspirent à être heureux », comme un « poème épique, quoique en prose, [qui] met notre nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs et aux Romains ». Désormais on ne compte plus les éditions, contrefaçons et traductions qui, en tous formats, se multiplieront tout au long du XVIII^e siècle¹². Preuve supplémentaire de la popularité du livre, la composition par le jeune Marivaux d'un *Télémaque travesti* publié en 1736 mais écrit vingt ans plus tôt : ne sont parodiées que des œuvres qui sont familières à tout le monde¹³.

Cette multiplication des éditions et ce changement de statut du livre nous amènent à nous interroger sur les raisons, variées et peut-être contradictoires entre elles, qui ont fait le succès des *Aventures de Télémaque*. Même s'il peut être compréhensible, ce succès est paradoxal. En effet il s'agit au départ d'un récit destiné à l'éducation d'un prince, futur roi de France. Le précepteur voulait lui apprendre « la Fable », c'est-à-dire la mythologie, référence alors indispensable à tout homme cultivé en une époque où elle tenait une place centrale dans tous les arts, la poésie, le théâtre, l'opéra, la musique, la peinture. Il lui enseignait aussi par son livre l'histoire, les mœurs, la littérature de l'antiquité qu'il rendait vivantes à son élève en présentant des personnages romanesques auxquels un jeune prince pouvait s'identifier. *Les Aventures de Télémaque* donnaient aussi des leçons de politique, d'économie et de morale, préparant le prince à son métier de roi, la moralité du prince apparaissant au précepteur la condition de toute bonne politique¹⁴. Rien à ce stade qui pouvait laisser croire que le livre aurait une fonction autre que pédagogique.

Or, pour ainsi dire en deux fois, le livre allait trouver un autre public que celui des trois élèves de Fénelon ; une première fois en 1699 avec la publication, au sens propre la mise à la disposition, même quasi clandestine, du « public », et une

¹² A. Cherel, *Fénelon au XVIII^e siècle en France (1715-1820). Son prestige, son influence*, Paris, Hachette, 1917 ; réimpr. Genève, Slatkine, 1970. Pour les Pays-Bas, H.-G. Martin, *Fénelon en Hollande, Academisch proefschrift ter verkrijging van den grad van doctor in de letteren en wijsbegeerte aan de universiteit van Amsterdam*, Amsterdam, H. J. Paris, 1928. Pour les pays germaniques, M. Wieser, *Der sentimentale Mensch. Gesehen aus der Welt holländischer und deutscher Mystiker im 18. Jahrhundert*, Gotha, L. Klotz, 1924. Pour la Grande-Bretagne, A. Lautel, *La Fortune des « Aventures de Télémaque » en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle*, thèse de doctorat, Université de Nancy II, 1987.

¹³ Marivaux, *Le Télémaque travesti*, éd. Fr. Deloffre, Genève / Lille, Droz / Giard, 1956 ; *Œuvres de jeunesse*, éd. Fr. Deloffre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 713 sq.

¹⁴ Voir Fr.-X. Cuiche, *Une pensée sociale catholique : Fleury, La Bruyère, Fénelon*, Paris, Éditions du Cerf, 1991.

seconde fois en 1717 avec la reconnaissance la plus officielle. Désormais le livre prenait un autre caractère, suscitait d'autres lectures : la préface de l'édition de 1701, qui faisait état de « l'avidité du public » insistait sur le fait que le livre était à la fois « utile et agréable ». Alors ce qui faisait le succès du livre c'étaient moins les titres et la position sociale et ecclésiastique de l'auteur, mentionnés en tête de cette édition de 1701, que le goût du « public » devenu en ces premières années du XVIII^e siècle l'instance ultime qui « autorise » un livre : de l'éducation du prince un transfert s'est ainsi opéré vers l'utilité et l'agrément du public¹⁵.

Portée ainsi dans l'espace public, l'éducation du prince se présentait comme une sorte de modèle idéal de l'éducation d'un jeune homme. Le livre devenait un classique, exemple d'une éducation réussie et instrument pour réaliser cette éducation. Cette évolution, le passage de l'éducation du prince à celle de tout jeune homme, était favorisée par la forme très générale de la maxime, du principe de morale, de la constatation évidente, que prennent dans le *Télémaque* les conseils d'éducation. Bien plus, ces conseils étaient autant ceux de la sagesse universelle, celle des sages de l'Antiquité païenne, que ceux de la Bible : « Heureux l'homme qui ... », « Ceux qui ... », « Insensé qui... », ces formules générales rythment le récit et servent de conclusion à chaque épisode, donnant un caractère universel à des maximes d'abord adressées aux petits-fils de Louis XIV :

Heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils !¹⁶

Heureux qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu est moins difficile !¹⁷

Ô insensé, celui qui cherche à régner !¹⁸

Le paradoxe est alors à son comble, lorsqu'à un futur roi le précepteur présente comme modèle celui qui ne veut pas être roi et lorsque la condition privée lui apparaît la plus enviable. Le roi n'est qu'un homme, les conseils qui s'adressent à lui valent pour tout homme. Bien plus, à la différence de ce que Bossuet avait réalisé avec la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*¹⁹ écrite pour l'éducation du Grand Dauphin, Fénelon, dans le *Télémaque*, ne s'appuyait nulle part

¹⁵ J. Le Brun, « Du privé au public : l'éducation du prince selon Fénelon », dans R Halévi (dir.), *Le Savoir du prince, du Moyen Âge aux Lumières*, Paris, Fayard, 2002, p. 235-260.

¹⁶ Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, l. X, *Œuvres*, éd. J. Le Brun, t. II, p. 152 ; éd. J.-L. Goré, Paris, Garnier, 1987, rééd. 2009, p. 326.

¹⁷ *Ibid.*, l. XIV, éd. J. Le Brun, p. 245 ; éd. J.-L. Goré, p. 460.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Bossuet, *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, à Monseigneur le Dauphin. *Ouvrage posthume de Messire Jacques-Bénigne Bossuet*, Paris, P. Cot, 1709, in-4°; éd. crit. J. Le Brun, Genève, Droz, 1967.

explicitement sur la Bible ; plaçant son récit en Grèce à l'époque homérique, il ne pouvait faire référence ni à la Bible, ni au christianisme, et le genre littéraire qu'il avait choisi, le roman, l'exonérait de tout reproche de « laïcisation » des conseils donnés au futur souverain. Cependant, comme d'innombrables citations implicites ou allusions à des passages de la Bible et que de nombreux conseils moraux décalquant les préceptes chrétiens pouvaient se lire en une sorte de palimpseste dans le *Télémaque*, un double public, le public humaniste et le public dévot, le public qui s'orientait déjà vers les Lumières et celui qui restait sensible aux vérités chrétiennes, pouvait se reconnaître dans le livre de Fénelon et de deux côtés assurer son succès.

Nous voyons donc, dès le début du XVIII^e siècle, se former un multiple réseau d'admirateurs du *Télémaque*, souvent en désaccord entre eux. Même si certains lecteurs furent très tôt réticents et exprimèrent leurs critiques pour des raisons religieuses, historiques ou littéraires (comme Bossuet qui jugeait le livre « indigne non seulement d'un évêque, mais d'un prêtre et d'un chrétien²⁰ », ou comme Faydit et Gueudeville qui dénonçaient la monotonie du récit, son invraisemblance historique et ses anachronismes²¹), ces critiques eurent peu d'influence sur l'enthousiasme des lecteurs, ils permettent seulement de déceler les divers usages (religieux, pédagogique, littéraire, érudit, etc.) qui étaient faits du livre et de diverses façons assuraient son succès.

Pour les uns, le *Télémaque* comportait une critique de l'absolutisme et de la politique de Louis XIV. Dès les mois suivant la publication du livre, des clefs circulèrent, selon lesquelles on pourrait reconnaître derrière chaque personnage du roman un personnage contemporain ; en 1700, dans sa *Critique générale des Aventures de Télémaque*, Gueudeville reconnaissait Louis XIV en Idoménée, en Sésostris ou en Pygmalion, Mme de Maintenon en Astarbé, etc. C'était une lecture faite fréquemment dans les milieux du Refuge huguenot et elle ne pouvait que donner au livre l'attrait du scandale. C'est ainsi qu'une édition publiée à Rotterdam chez Jean Hofhout en 1719 ajoutait au texte de nombreuses notes, des « remarques pour l'intelligence de ce poème allégorique », qui prétendaient découvrir les intentions critiques de Fénelon. Certes la plupart de ces notes étaient tout à fait arbitraires et nombre des allusions qu'elles prétendaient dévoiler étaient invraisemblables, mais le fait que nombre d'éditions jusqu'à la fin du XVIII^e siècle reprissent ces clefs nous donne une idée de la lecture que toute une partie du public faisait du *Télémaque*, nourrissant la curiosité et le plaisir de critiquer et faisant de l'archevêque de Cambrai ce qu'il n'avait jamais été, un « philosophe » au sens du XVIII^e siècle et un adversaire de la monarchie absolue. Les théoriciens critiques vis-à-vis des institutions et de la politique de la France faisaient ainsi de Fénelon, contre toute vraisemblance, une de leurs références. Le rôle d'André-Michel Ramsay dans cette inflexion « philosophique », à la fois du point de vue religieux et du point de

²⁰ Fr. Ledieu, *Les Dernières années de Bossuet. Journal de Ledieu*, nouvelle éd. par Ch. Urbain et E. Levesque, Bruges / Paris, Desclée de Brouwer, 1928-1929, t. I, p. 13.

²¹ Fénelon, *Œuvres*, éd. cit., t. II, p. 1250-1251.

vue politique, de l'interprétation de l'œuvre de Fénelon est capital²² : outre les éditions de Fénelon à la publication desquelles il a collaboré, Ramsay a publié en 1719 un *Essai de politique où l'on traite de la nécessité, de l'origine, des droits, des bornes et des différentes formes de la souveraineté selon les principes de l'auteur de Télémaque*, qui orientait la lecture du roman en un sens politique. Tout aussi importante pour la connaissance de la vie de Fénelon infléchie en un sens hagiographique, la publication en 1723, suivie de rééditions et d'une traduction anglaise, de *l'Histoire de la vie de [...] Fénelon* par Ramsay.

En rapport avec cette admiration pour Fénelon était l'usage fait du *Télémaque* comme d'un manuel destiné à apprendre ce qu'était l'Antiquité et à répandre le goût de l'antique. C'était bien une des intentions de l'auteur, précepteur des petits-fils de Louis XIV, mais ce goût non seulement ne diminua pas avec le temps, mais il se renouvela à la fin du XVIII^e siècle et contribua à rendre durable le succès du *Télémaque*. Les éditions et les traductions se multiplièrent, au moment où d'autres œuvres comme le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Barthélemy, publié en 1788 et tout de suite réédité, tentaient de faire concurrence sur ce terrain au livre de Fénelon²³. Un fait permet de mesurer l'étendue du succès du *Télémaque* en cette fin du XVIII^e siècle, c'est le rôle que jouait cette œuvre comme référence artistique jusque dans la vie quotidienne. Tapisseries pour fauteuils et chaises, motifs de pendules, trumeaux, services de porcelaine, toiles peintes et papiers peints introduisaient des scènes du *Télémaque* jusque dans les intérieurs bourgeois. La salle à manger de la pension de Mme Vauquer dans *Le Père Goriot* de Balzac en est ornée :

Cette pièce, assez mal planchée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de *Télémaque*, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires.²⁴

Ce qui confirme l'usage du *Télémaque* pour transmettre le goût et la culture antiques, c'est la présentation matérielle du livre : la présence d'une carte des voyages de Télémaque dès l'édition de 1717, la première édition « officielle », permettait de connaître la géographie de la Méditerranée ancienne et donnait au

²² Sur Ramsay, voir A. Cherel, *Fénelon au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 31-151.

²³ Parmi une considérable bibliographie, voir R. R. Bolgar (dir.) *Classical Influences on Western Thought a. d. 1650-1870*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, et F. Haskell et N. Penny, *L'Amour de l'antique. La statuaire gréco-romaine et le goût européen*, Paris, Hachette, 1988.

²⁴ Balzac, *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. III, p. 53 et 1225-1226. Voir sur ce papier peint, *Trois siècles de papiers peints*, Paris, Union centrale des Arts décoratifs, 1967, p. 47.

roman le caractère d'un livre d'histoire ou d'une relation de voyage. En outre, et à partir encore de l'édition de 1717, chaque livre du *Télémaque* était précédé d'une gravure illustrant l'épisode relaté dans ce livre. C'était le début de la longue et riche histoire de l'illustration des *Aventures de Télémaque*, parallèle à celle des nombreux tableaux inspirés par le livre de Fénelon aux XVIII^e et XIX^e siècles²⁵. Non seulement le texte mais aussi l'image relançait l'attrait du public : l'image ajoutait au charme du récit et, n'étant pas fixée dès le départ, pouvait s'adapter au goût du public, évoluant avec lui tout en le guidant ; elle jouait aussi le rôle de document quasi historique en faisant imaginer ce qu'étaient l'architecture, le costume, l'art des combats et de la navigation dans l'Antiquité²⁶. Or ces illustrations, inspirées au départ par le texte, ne manquaient pas d'exercer leur influence sur la lecture et la compréhension de ce texte.

En devenant une œuvre « classique²⁷ », le *Télémaque* prenait place parmi les livres pédagogiques ; autour de cette œuvre un consensus s'était établi à la fin du XVIII^e siècle, aussi bien les jésuites que les pédagogues qui s'opposaient à l'influence et aux méthodes de la Compagnie en avaient fait un livre de référence. D'où une véritable explosion du nombre des éditions, des traductions (dans les langues modernes mais aussi en latin, souvent en éditions bilingues, ou en traduction juxtalinéaires, éventuellement accompagnées de notes grammaticales et historiques, et parfois, comme à Londres en 1745, d'un « petit dictionnaire mythologique et géographique », signes de cet usage scolaire) ; d'où aussi le ton des nombreux éloges académiques de Fénelon rédigés en 1771 à la demande de l'Académie française²⁸, qui faisaient de l'auteur et de son livre un portrait largement imaginaire mais d'autant plus significatif si l'on veut comprendre les causes et la nature d'un succès si éclatant. C'est en effet un Fénelon humaniste et « philosophe », au sens du XVIII^e siècle, que ces éloges présentaient ; au temps de la Révolution, ce sera le corps de l'auteur du *Télémaque* en « philosophe » que l'on envisagera de transférer au Panthéon, destin qui n'aurait pas manqué de surprendre le précepteur des petits-fils de Louis XIV, apôtre d'une réaction féodale ou nobiliaire contre la société bourgeoise de son temps.

Rousseau lui-même serait un bon témoin de cette représentation de Fénelon : l'auteur de *l'Émile* a lu et admiré *Télémaque*, non seulement pour les aspects politiques et sociaux de ce livre (la Bétique, la Crète et Salente inspiratrice de la cité idéale de Rousseau) mais aussi à cause de la sensibilité qu'il trouvait répandue dans

²⁵ Voir une liste non complète dans A. Pigler, *Barockthemen*, 2^e éd., Budapest, Akadémiai Kiado, 1974, p. 342-343.

²⁶ En attendant des travaux plus systématiques, voir la contribution de V. Kapp, « Les illustrations des éditions du *Télémaque* », dans *Fénelon. Mystique et politique (1699-1999)*, *op. cit.*, p. 287-303.

²⁷ Selon A. Thibaudet, « le *Télémaque* [...] fut, ne l'oublions pas, pendant un siècle, le livre le plus classique de la France et de l'Europe » (*Physiologie de la critique*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1930, p. 121).

²⁸ A. Cherel, *Fénelon au XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 401 sq.

cette œuvre : l'auteur de l'*Émile* s'identifiait à Mentor et le *Télémaque* était une lecture de Sophie : « Sophie aimait Télémaque et l'aimait avec une passion dont rien ne put la guérir », écrivait Rousseau²⁹.

Cependant ce succès même et l'accession du *Télémaque* au statut d'œuvre classique et d'instrument pédagogique allaient introduire un changement dans la lecture du livre et, sans en diminuer le succès, allaient modifier la nature de ce succès. Le livre serait toujours aussi répandu, toujours aussi lu, mais pour de tout autres raisons qu'au début du XVIII^e siècle. Au moment même où le livre avait atteint le statut de chef d'œuvre incontestable, quelques voix, par exemple Mme du Deffand en 1771, commençaient à chuchoter que le livre suscitait l'« ennui³⁰ », quelques critiques en dénonçaient la monotonie et les lieux communs. Certes, après *La Nouvelle Héloïse* et l'*Émile*, les sentiments exprimés dans le *Télémaque* pouvaient paraître un peu pâles, mais nous pouvons nous demander si, dans ce nouveau contexte, une nouvelle lecture ne s'instaurait pas. Le livre de Fénelon n'était-il pas devenu un livre scolaire ? Un professeur de lettres écrivait en 1777 comment il procédait à ce que nous appellerions aujourd'hui une explication de texte : le professeur « en expose d'abord le précis ; il en trace ensuite le plan avec les épisodes bien marqués ; enfin il en donne une analyse et quelquefois un examen assez bien circonstancié³¹ », témoignage confirmé par l'étude des cours de rhétorique parus entre 1750 et 1820 qu'a menée jadis Albert Chérel. Pour ce nouvel usage les éditions se multiplièrent en toutes les villes de France, même les plus petites, et en plusieurs lieux d'Europe, et la présence du livre est attestée en de nombreuses bibliothèques privées, les plus modestes, par exemple, symbole de culture bourgeoise, dans celle de César Biroteau³² !

L'étude des formules par lesquelles se recommandent ces éditions est fort instructive, car elle révèle les traits du public auquel ces éditions sont destinées. L'un se présente comme « revue avec soin et augmentée d'une table géographique et mythologique à l'usage de la jeunesse », une autre est « revue avec soin et spécialement destinée aux maisons d'éducation », une autre comporte des notes « pour l'intelligence de la jeunesse », et toutes ces éditions ont de nombreux tirages, destinées à des générations successives de collégiens. Le *Télémaque* prend ainsi place dans d'innombrables collections scolaires : « Collection des classiques français », « Chefs-d'œuvre de la littérature française », « Chefs-d'œuvre littéraires du XVII^e siècle », « Collection de classiques français à l'usage des élèves »,

²⁹ H. Gouhier, « Rousseau et Fénelon », dans S. Harvey *et alii* (dir.), *Reappraisals of Rousseau*, Manchester University Press, 1980, p. 279-289.

³⁰ « Je rabâche les anciens livres : je viens de m'imposer la contrainte de relire le *Télémaque*. Ma grand-maman, il est ennuyeux à la mort [...]. Son style est long et lâche ; il vise à une certaine onction qui n'a point de chaleur. Toujours des préceptes, des descriptions, point de sentiments, point de mouvements, point de passion » (Lettre du 23 octobre 1771, *Correspondance complète de Mme du Deffand*, éd. Lescure, Paris, Plon, 1855, t. II, p. 602).

³¹ A. Chérel, *Fénelon au XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 451.

³² Balzac, *La Comédie humaine*, éd. cit., t. VI, p. 166.

« Librairie des écoles », « Nouvelles éditions classiques », « Bibliothèque illustrée des chefs-d'œuvre de l'esprit humain », etc. Nous pourrions allonger cette liste qui révèle l'usage souhaité du livre de Fénelon au XIX^e siècle. Contentons-nous du titre d'une de ces éditions scolaires ; de 1837 à 1880, un certain abbé Auber publia une édition qui aura quatorze rééditions, édition « à l'usage des collèges, séminaires et pensionnats des deux sexes, avec un discours sur l'usage de ce livre dans les classes, des notes sur l'histoire, la mythologie, la géographie comparée, une table des discours, descriptions, narrations et portraits qui peuvent servir de modèles de compositions françaises et un résumé, à la fin de chaque livre, des principes moraux qui en découlent ».

En un mot, le *Télémaque* était devenu manuel d'enseignement universel et en même temps le livre dont les élèves pouvaient et devaient imiter le style lorsqu'ils entreprenaient eux-mêmes d'écrire. « Enseignement universel », c'était justement le but que se proposait la méthode mise au point, appliquée et sans cesse exaltée pour ses résultats, par Joseph Jacotot. Sur cet original (1770-1840), sa méthode et ses entreprises éditoriales, Jacques Rancière a naguère publié un livre suggestif sous le titre de *Le Maître ignorant*³³. En 1818, Jacotot avait eu l'intuition que c'était la volonté de l'élève qui faisait l'enseignement et non le savoir du maître : qu'on apprenne par cœur un livre, qu'on y retrouve empiriquement et par intuition tout ce qu'on désire apprendre, cela suffit. Et si le livre est écrit en une langue étrangère que l'on ignore, la familiarité avec cette langue inconnue vous la fera apprendre sans traduction, par la simple répétition. Or le livre qui paraissait à Jacotot le mieux placé pour être le livre de base de tout enseignement, c'était le *Télémaque* de Fénelon dont il y avait déjà d'innombrables éditions et traductions en toutes les langues, livre où l'on trouverait des leçons simples dans tous les domaines. Tel était le livre dont devait partir la « méthode naturelle ». L'entreprise suscita à partir des années 1830 tout un mouvement de rééditions du *Télémaque* spécialement adaptées à ce nouvel usage. Par ailleurs c'était une traduction latine du *Télémaque* qui servirait, selon la méthode Jacotot, à apprendre le latin : connaissant presque par cœur l'original, ne serait-il pas facile de deviner le sens des mots latins qui le traduisaient ?

Le cas est extrême, mais il est emblématique de l'usage essentiel auquel était destiné le livre de Fénelon au XIX^e siècle, un livre devenu chef-d'œuvre à admirer et imiter ; le bibliographe reste stupéfait devant le nombre de ces éditions et des milliers d'exemplaires répandus en ce siècle, chaque éditeur voulant faire figurer dans ses collections un livre si rentable en ces temps de développement de l'instruction : ainsi Mame, Hachette, Delalain, Belin, Garnier, Poussielgue, etc.

En effet, cause et en même temps conséquence de la présence de cette véritable marée d'exemplaires du *Télémaque*, les divers ordres d'enseignement, de l'école primaire, du lycée, de l'université, chaque niveau pouvaient, pour des raisons

³³ J. Rancière, *Le Maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, [1987], Paris, Fayard, « 10/18 », 2004.

différentes et en un usage différent, se référer au même livre, donc faire réaliser pour chaque ordre d'enseignement des éditions aux caractères spécifiques.

Une question se pose cependant ici : comment la transformation de l'érudition, l'apparition d'une connaissance scientifique de la civilisation grecque et de la mythologie, de la science des religions, n'ont-elles pas rendu définitivement caduques les descriptions et les leçons historiques et morales contenues dans *Les Aventures de Télémaque* ? Comment se fait-il que jusqu'à la guerre de 1914 on se réfère encore à ce livre ? Et pourquoi servait-il encore de support à des notes et à des commentaires qui transmettaient une connaissance de l'Antiquité tout à fait dépassée ? Une des raisons de ce long usage scolaire est peut-être le fait que le livre de Fénelon ne transmettait pas seulement des informations sur l'Antiquité mais que ces informations étaient présentées en une forme et un style qui ne cessaient d'enchanter les lecteurs et que le *Télémaque* offrait à ces derniers le modèle d'un art d'écrire classique, en moindre décalage par rapport à la littérature du XIX^e siècle qu'on pourrait le croire ; il suffit de rappeler qu'à maintes reprises Stendhal faisait du style de Fénelon son modèle dans l'art d'écrire. Même hors de France le *Télémaque* pouvait apparaître comme un modèle : lorsque le roumain Panaït Astrati souhaita apprendre le français, Romain Rolland lui conseillera de traduire le livre en roumain. Le conseil n'était certainement pas original : nombre d'éditions annotées du *Télémaque* publiées en divers pays étaient destinées à l'apprentissage de la langue française par les étrangers.

Nous nous trouvons donc devant un indéniable succès éditorial, mais le caractère de ce succès est très particulier, même si certains penseurs utopistes comme Cabet dans son *Voyage en Icarie* continuaient à trouver leur inspiration dans les images qu'avec Salente présentait Fénelon de la cité idéale. Ce qui a occasionné la multiplication des éditions, des rééditions, des tirages successifs et des traductions, ce fut donc avant tout la médiation de l'institution académique et avant tout de l'institution scolaire. Combien d'exemplaires n'ont été lus que parce que *Les Aventures de Télémaque* figuraient au programme du baccalauréat, et cela jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle ! Et combien d'exemplaires reliés et frappés du monogramme d'un lycée ou d'un collège ont été donnés lors de distributions de prix ! Une rapide enquête dans les librairies d'occasion permet de se faire une idée de la fonction du *Télémaque* comme livre de prix idéal pour collégiens et lycéens. À vrai dire, cette conclusion pourrait nous ramener à notre point de départ : un livre ayant eu d'abord un but pédagogique, l'éducation des princes petits-fils de Louis XIV, retrouverait deux siècles plus tard cette finalité initiale en faveur des jeunes bourgeois français sous la forme du manuel privilégié des monarchies constitutionnelles puis de la république au XIX^e siècle.

Une question se pose alors : quelles ont pu être les raisons du déclin de cette faveur ? Déclin rapide, la guerre de 1914 constituant le moment où allait s'effondrer le nombre des éditions. Des signes avant-coureurs pouvaient faire pressentir l'évolution, et d'abord les réticences des universitaires, des professeurs de l'enseignement supérieur. Si les enseignements primaire et secondaire avaient

constitué un extraordinaire levier pour assurer le succès de l'œuvre et la multiplication des éditions, l'Université avait toujours été réticente. Du point de vue des idées comme du point de vue de l'esthétique, l'Université avait toujours été plutôt bossuétiste que fénelonienne. Un exemple caractéristique est l'*Histoire de la littérature française* de Désiré Nisard qui, publiée en 1844, en était en 1889 à sa quinzième édition et qui, selon les mots de l'auteur était le « résultat d'un enseignement de dix ans à l'École Normale Supérieure » : après avoir montré que Fénelon était « chimérique » en religion et en politique, Nisard avouait que le *Télémaque* réalisait l'idéal du simple, du naturel, de l'aimable, mais c'était pour souligner ensuite le mélange du roman et de la politique et, en un éloge perfide, pour louer le rôle de l'imagination appliquée à la mythologie qui faisait du *Télémaque* un « livre charmant, espèce de vase antique où la main de Fénelon semble avoir composé un bouquet des plus belles fleurs de la Grèce³⁴ ».

Ces critiques, les gros livres de Léon Crouslé, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, consacrés à une comparaison entre Bossuet et Fénelon les reprendront sous une forme encore moins nuancée³⁵ ; jugements universitaires auxquels fera écho, d'une façon qui n'est pas totalement inattendue, ceux de Péguy qui, dans *Victor-Marie Comte Hugo*, se dira « agacé » par Fénelon, « un sinistre patron » de Hugo dans l'art d'écrire³⁶. Les penseurs réactionnaires, tel le baron Seillière, n'étaient pas en reste et dénonçaient en Fénelon un romantique avant la lettre peu apte à former la volonté et l'énergie des jeunes générations au lendemain de la guerre de 1914³⁷.

Cependant ces réserves n'empêcheront pas un renouveau de l'intérêt pour Fénelon, mais ce renouveau concernera moins le *Télémaque* que la spiritualité de l'archevêque dont l'abbé Bremond se fera le défenseur³⁸ ou la destinée posthume de Fénelon et de ses œuvres : tandis que la *Revue Fénelon* publiait de juin 1911 à décembre 1912 maint document inédit, Albert Cherel consacra en 1917 à la fortune de Fénelon au XVIII^e siècle l'importante thèse que nous citons plus haut. De plus les travaux érudits qui renouvelleront la connaissance de Fénelon, de sa pensée, de son action et de ses œuvres, auront peu d'écho dans le grand public et ne contribueront pas à susciter de nombreux lecteurs aux *Aventures de Télémaque*. Il est très significatif qu'il ait fallu attendre 1920 pour qu'une édition vraiment scientifique du *Télémaque* soit publiée. Or c'est justement au moment où le public et l'enseignement scolaire et universitaire se détachaient de cette œuvre et n'assuraient plus l'extraordinaire succès qui avait marqué les siècles précédents

³⁴ D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, 15^e éd., Paris, Firmin-Didot, 1889, t. III, p. 413.

³⁵ L. Crouslé, *Fénelon et Bossuet. Études morales et littéraires*, Paris, Champion, 1894, 2 vol.

³⁶ Ch. Péguy, *Œuvres en prose (1909-1914)*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 761.

³⁷ E. Seillière, *Madame Guyon et Fénelon précurseurs de J.-J. Rousseau*, Paris, Alcan, 1918.

³⁸ H. Bremond, *Apologie pour Fénelon*, Paris, Perrin, 1910.

qu'Albert Cahen publia dans la collection des « Grands Écrivains de la France », chez Hachette, une édition critique, monument d'érudition, désormais point de départ obligé de tout travail sérieux sur le *Télémaque*³⁹. Publiés en 1920, les deux gros volumes de cette édition furent réédités en 1927, apothéose d'une histoire des *Aventures de Télémaque*, mais peut-être embaumement d'une œuvre dont seuls des esprits fins et distingués mais au goût un peu anachronique, comme Alfred Loisy ou Henri Bremond, faisaient désormais leur lecture préférée⁴⁰.

Certes la présence des *Aventures de Télémaque* dans les programmes universitaires est le témoignage d'une certaine survie, ou au moins de la reconnaissance de son importance historique. Le grand nombre des travaux historiques, l'existence de plusieurs rééditions, les minutieuses exégèses du livre, la recherche infinie des citations et allusions dont il est rempli, tout le travail suscité par le texte peut laisser supposer que derrière l'apparente limpidité et la lisibilité du texte de subtils secrets peuvent être cachés⁴¹. Les lecteurs d'aujourd'hui ne sont plus constitués comme autrefois par la grande masse des gens cultivés, mais ils cherchent plus que ceux d'hier ce qui se dit à travers le mythe et qui ne pouvait se dire autrement. L'histoire, l'anthropologie, la science des religions, la psychanalyse guident désormais une lecture qui n'est plus la recherche d'un plaisir tiré d'une culture partagée.

Les Aventures de Télémaque semblent ainsi avoir perdu le statut que les XVIII^e et XIX^e siècles leur avaient acquis. Cependant le succès passé reposait vraisemblablement sur une équivoque, l'œuvre offrant aux hommes des siècles passés le tableau idéal d'une Antiquité et d'un monde utopique où s'enchaînaient leur goût et leur sensibilité. Les profondes questions que l'œuvre transmettait souterrainement, la filiation, le désir, la mort, la séduction du beau et ses illusions, tout cela ne pouvait être « pensé », et c'est sans doute sur le déni de ce qui faisait la profondeur de l'œuvre qu'un étonnant succès comme celui qu'elle a longtemps rencontré avait pu s'établir. Les lecteurs sentaient-ils cependant, sans se le formuler, que ce livre leur parlait au delà des vicissitudes du goût et des attentes de la société ?

Jacques Le Brun
École Pratique des Hautes Études

³⁹ *Les Aventures de Télémaque. Nouvelle édition publiée avec une recension complète des manuscrits authentiques, une introduction et des notes par Albert Cahen*, Paris, Hachette, « Les Grands Écrivains de la France », 1920, 2 vol. La réédition de 1927 a fait l'objet d'une réimpression récente : Genève, Slatkine, 2009, 2 vol.

⁴⁰ A. Loisy, *George Tyrrell et Henri Bremond*, Paris, É. Nourry, 1936, p. 87-142.

⁴¹ J. Le Brun, « Le leurre de la lisibilité : *Télémaque* de Fénelon », *Cahiers de lectures freudiennes*, n°7 / 8 (« Le Manque à lire »), octobre 1985, p. 81-92.